

Putain, putain, Arno est mort : le rock belge perd son roi

Le chanteur ostendais est décédé ce samedi, à l'âge de 72 ans, des suites de son cancer du pancréas diagnostiqué en novembre 2019. Le rock belge perd son roi.



THIERRY COLJON

Il se sera battu jusqu'au bout, remontant sur scène à la VRT, à l'AB et à Ostende, en ce début 2022, pour une dernière salve de concerts qui nous ont rappelé son ami Bashung qui fit de même... avant de s'effacer. Il est retourné en studio, à l'ICP d'Ixelles pour un dernier album, pour rester vivant. Les rockeurs ne meurent jamais, écrivions-nous au moment de célébrer les 70 ans d'Arno Hintjens. Les artistes ont pour eux d'avoir livré les pages sur lesquelles on a tous écrit un peu de notre vie. Arno, c'est cinquante ans passés à défendre fièrement nos couleurs sur les scènes du monde, depuis ce jour de 1970 où, à 21 ans, il se produit avec son complice ostendais Paul Couter au sein de Freckle Face, avant de fonder avec lui le duo Tjens Couter. Un Paul bluesman (décédé à 72 ans, en avril 2021, lui aussi d'un cancer) qui ouvrait, en janvier 2020, ses trois concerts à l'AB. La boucle était bouclée.

Son premier concert, au Vélodrome d'Ostende, c'est en 1968 qu'inconnu, Arno le donne, ivre de liberté, les longs cheveux du hippie au vent. À 16 ans, un de ses professeurs à l'école hôtelière d'Ostende, sachant qu'Arno apprécie les Kinks, lui fait découvrir les bluesmen afro-américains fondateurs. Deux ans plus tard, une copine allemande lui offre un harmonica. Le virus de la musique lui est ainsi inoculé. Il ne le quittera plus. Issu d'une famille de résistants et de syndicalistes, Arno sillonne très tôt l'Europe, se forgeant un style propre qu'on appellera funk blanc, bien avant que d'autres ne s'en inspirent.

Tous des Européens !

« Putain, putain, c'est vachement bien, nous sommes quand même tous des Européens ! » Ce cri du cœur, qui deviendra un hymne dès 1983, sur *Choco*, le troisième album de TC Matic, le groupe qu'il forme en 1980 avec Jean-Marie Aerts et Serge Feys, sera repris par Stromae près de trente ans plus tard. Tout Arno se trouve déjà planqué dans l'intro : « Je ne suis pas une communiste/ Je ne suis pas une cycliste/ Je ne suis pas une catholique/ Je ne suis pas une footballeuse/ Allez allez, circulez avec ton cul de pédé/ J'aime les femmes, j'aime les garçons/ Et

comme j'ai déjà dit, j'aime les zizis... » Libre et provocateur, anar et jamais avare d'un bon mot, gloussant, irrévérant comme une toile d'ensor, avec le blues d'un ciel plombé à la Spilliaert, ses deux peintres (ostendais) préférés.

Charlatan

Arno, très marqué aussi par Bob Dylan, sera donc rockeur, en français et en anglais, passant allègrement de l'un à l'autre, citoyen bruxellois, londonien, parisien, amstellodamois, Européen aux pas ailés bien plantés dans ses santiags américaines. Après l'aventure fondatrice TC Matic, qu'il impose dans toute l'Europe, Arno, en 1986, sort son premier album solo. Le succès, une fois de plus, est au rendez-vous, entre rock métallique et chaude sueur soul (*Forget the Cold Sweat, When the Rock...*). Il se fera ensuite, tour à tour, *Charlatan* (1988) et *Idiots savants* (1993). Signé en France, il chante *A la française* (1995), entre reprises d'Adamo (*Les filles du bord de mer*, en 1993), de Brel (*Le Bon Dieu*) et de Léo Ferré (*Comme à Ostende*). Avec *Les yeux de ma mère*, il signe sa plus belle chanson.

Mais rien ne l'empêche de tourner le dos à la chanson française, ce « french bazaar », quand il le décide. Il devient Subrovniks, Charles et les Lulus, Charles & the White Trash European Blues Connection... Autant de formations et de disques tracés sur des chemins de traverse, loin des boulevards conformistes mais près de ses racines. Il en ira de même au cinéma, jouant dans une dizaine de films d'auteur, entre Piccoli et Birkin, jusqu'à cette scène d'anthologie, face à Alain Bashung (son alter ego français), dans *J'ai toujours rêvé d'être un gangster*, de Samuel Benchetrit, en 2008.

Lonesome Zorro

Arno n'a jamais arrêté, entre albums (jusqu'au treizième, *Santeboutique*, en 2019) et tournées. En mai 2021 encore, il reprend ses plus hauts faits sur *Vivre*, un album en piano-voix accompagné de Sofiane Pamart. Jusqu'au bout, il travaille sur un nouvel album, refusant de baisser les bras, de se laisser vaincre par la maladie. Défendant fièrement chez nous et à l'étranger les couleurs noir-jaune-rouge, Arno est un Belge unitariste revendiqué, allergique

aux nationalistes et autres flamingants, Arno garde Bruxelles, au cœur de l'Europe, comme pied-à-terre. Sa voix se fait de plus en plus rauque et reconnaissable entre toutes, lui en qui les Français aiment tant voir un « Tom Waits belge », à la fois excentrique, décalé et « breugelien ». Fils rockeur de Brel, *Lonesome Zorro*, préférant les couleurs entre vert et bleu de la mer du Nord, à Ostende plutôt qu'au Zoute.

Entre rots, pets et bégaiements, Arno est naturel, chantant *Mon sisssoyen* pour seul zizi. On appelle cela de la truculence ! Mais Arno était aussi un citoyen engagé, entre Amnesty International, O110 et Belgavox... Homme de gauche, allergique à l'extrême droite, écrivant *They Are Coming* pour signifier sa peur d'un avenir entre les mains sales des populistes et autres fachos.

Brut et cash

Arno était aussi un homme généreux, toujours prêt à offrir sa voix ou son temps à des artistes qu'il a influencés et qui l'admiraient. De Tom Barman à Alice on the Roof en passant par Stef Kamil Carlens ou Julien Doré et Stromae, il a souvent été sollicité pour participer à des albums hommages. Car une reprise par Arno a toujours été un grand moment musical, l'homme réussissant à se réapproprié une chanson, de sa voix et de son style sans équivalents. Arno, c'est brut et cash sous un gant de tendresse et de velours.

Vive ma liberté, a-t-il chanté. Sa liberté, c'est par la musique qu'il l'a acquise. Lui qui s'en est servi pour soigner autisme et bégaiement, lui qui a perdu sa maman Lulu à 24 ans et regrette de ne pas avoir suffisamment parlé à son père Maurice décédé en 2014. Arno est papa lui-même de Mathias et de Félix, qui signera les illustrations de l'album *Human Incognito* (2015), d'après les photos de Danny Willems, le vieux compagnon d'Arno, le seul avec lequel l'artiste se sentait en confiance quand il s'agissait de le « shooter ».

Avec son verbe libre comme son rock marqué au fer rougi, Arno nous a tous marqués. Le roi Arno a été et reste un modèle. Sa musique, longtemps encore, soufflera comme le vent gris de la mer du Nord. Ostende bonsoir !

Défendant fièrement chez nous et à l'étranger les couleurs noir-jaune-rouge, Arno était un Belge unitariste revendiqué, allergique aux nationalistes et autres flamingants. © D.R.



COMMENTAIRE

T.C.

Salut l'artiste, salut l'ami !

Tous, nous perdons aujourd'hui un ami. Un homme qui nous accompagne depuis tant d'années. La première fois que je le croise, c'est en octobre 1985, quelques jours après son premier concert new-yorkais avec TC Matic. On parle de Yé, Yé, quatrième et dernier album du groupe, de la pochette notamment où il rêvait au départ d'habiller d'un tutu un homme de 70 ans. « Un de mes rêves décadents », nous dit-il. Et puis on ne s'est plus quittés, se croisant pour chaque disque, chaque tournée... Chez lui, rue Antoine Dansaert, ou en face, à l'Archiduc, le bar de l'ami Jean-Louis, où il se sent à la maison, comme à l'AB toute proche. On le croise aussi, par hasard, rue de Flandre ou attablé à la terrasse, dos au mur, place Sainte-Catherine. C'est son quartier, là où le matin il va chercher ses journaux (*Le Soir* et *De Standaard* ou *De Morgen*) avant le premier café. Arno aime les gens, leur parler quand ils osent l'aborder. C'est ça qui l'inspire. Arno s'intéresse à vous quand il apprend que vous publiez un livre sur son ami Helmut Lotti (dont le papa fut son copain à l'école hôtelière d'Ostende) ou sur son ami Adamo qu'il ne manque pas de venir saluer lors de la présentation à la presse de la biographie à l'AB. De Bourges à Ostende, de Paris à Bruxelles, chaque rencontre est un moment de complicité, en toute simplicité. Arno ne voulait pas être considéré comme une star. Il n'aimait pas qu'on dise de lui qu'il était le numéro un, car : « Après le numéro un, c'est le numéro zéro et c'est pas beau. On ne fait pas du football, nous ! » C'est ce qu'il m'avait déjà dit en 1985. Fidèle en amitié, à Eddy Merckx comme à Adamo, à Paul Couter comme à Danny Willems, Arno était un Homme, dans le sens brelien du terme. Toujours le mot pour rire, le sourire aux lèvres mais le regard grave quand les circonstances l'imposaient. Son éclat de rire nous manque déjà. Arno est mort, vive le roi !